

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 40

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Soudain une espèce de guichet s'ouvre et laisse entrevoir un nez et deux yeux qui émergent d'un bonnet de nuit.

— Qui est-là ?... Que voulez-vous ? fait une voix sèche.

Nous lui demandons humblement asile.

— Ce n'est pas possible... nous avons des malades dans la maison.

— Mais vous ne nous laisserez pas passer la nuit dans la rue... Vous avez des lits disponibles... Soyez assez bonne...

— Je vous dis que nous avons des malades.

— Nous ferons tout doucement, soyez-en persuadée, madame.

— Je vous dis que c'est inutile.

Et flan ! le guichet tombe et coupe court à cet aimable accueil.

Repoussés partout avec perte, nous fimes quelques pas en murmurant, mais décidés, cette fois, à nous blottir dans un coin et à passer la nuit à la belle étoile.

Nous allions nous installer sur un tas de copeaux, lorsqu'un tintement de verres et de bouteilles, accompagnés de rires et de gais couplets, frappèrent mon oreille.

— Taisez-vous, m'écriai-je, nous sommes à l'auberge. Attendez... Pan, pan, pan ! Et la porte s'ouvre sur une grande cuisine où plusieurs touristes, dames et messieurs, s'égaient à la faveur d'un petit vin blanc qui a fort bonne mine.

— Bonsoir, mossieu, dit l'aubergiste.

— Bonsoir, brave homme, nous pouvons loger, n'est-ce pas ?

— Y a pas moyen ; ces mossieu et ces dames ont arrêté les lits qui restaient.

— Et sur le foin ?

— Sur le foin, c'est pas permis.

— Et pourquoi ?

— A cause des malheu... On peut pas savoir ; c'est la police...

— Allons donc, farceur ; donnez-nous d'abord une ou deux bouteilles et prenez un verre avec nous.

Nous trinquons ensemble tout en nous indignant contre la malechance qui nous poursuit, tout en nous promettant de signaler au journaux de l'Europe que Leysin est un trou, un pays de sauvages.

— Vous faites exception, monsieur, m'empressai-je d'ajouter.

Après avoir vidé quelques verres et raconté quelques gaudrioles qui amusaient fort notre hôte, il s'approcha de sa femme, lui chuchotta quelques mots à l'oreille et vint reprendre place à notre table.

— Ces mossieu ont l'air bien bon enfant, fit-il, c'est dommage qu'on ne puisse pas les réduire.

— Donnez-donc votre verre. Quoiqu'il en soit, nous ne sortons pas d'ici ; nous coucherons plutôt sur le plancher.

— Faut tâcher de les arranger, dit-il à sa femme.

Et après s'être consultés longuement, il revint nous dire que nous pourrions avoir des lits chez ses parents, dans un hameau voisin.

L'offre fut acceptée avec empressement et nous

suivimes notre hôte. Arrivés à destination, il nous dit :

— Y faut vous partager ; deux coucheront dans cette maison et deux dans l'autre.

Je choisis la plus rapprochée, où il venait de réveiller une bonne vieille femme, qui vint bientôt à nous avec son *craisu* à la main.

Une échelle conduisait de la cuisine à l'étage, composé d'un fenil et de petites chambres hautes. La vieille monta la première et poussa une espèce de trappe, s'ouvrant en tabatière sur le fenil où le chien de la maison nous accueillit par des aboiements fort peu rassurants.

Mais la vieille, oubliant de crocher la trappe, celle-ci me tomba lourdement sur la tête et me fit voir cinquante mille étoiles.

Du fenil, nous passâmes dans une chambrette de six pieds de large, contenant un lit qui la remplissait au point que je fus obligé de monter dessus pour pouvoir ôter mes habits.

Une fois couché, mille idées diverses me traversèrent l'esprit. « Si un incendie éclatait, me disais-je entr'autres, comment sortir d'ici par cette trappe ? » Et voulant m'assurer si je pourrais l'ouvrir, au besoin, je sautai bas du lit. Mais au moment où j'entrouvris la porte de la chambre, le chien me vint dessus avec des grognements féroces.

Je n'eus autre chose à faire qu'à retourner au lit et attendre philosophiquement le matin.

Les premières lueurs du jour me furent une vraie délivrance, tant j'avais hâte de sortir de mon étroite prison et de respirer le grand air.

J'entendis bientôt des pétilllements dans la cuisine ; la bonne femme était déjà debout, et nous préparait le déjeuner.

Nos amis vinrent nous rejoindre. L'un d'eux, trainant la jambe, nous raconta que leur hôte ayant oublié la clef de la maison, ils avaient dû escalader une véranda et pénétrer dans leur chambre en se glissant à plat, ventre par une fenêtre basse. De là, les ecchymoses et les heurts dont il souffrait.

Nous déjeûnâmes cependant de bon appétit ; puis, le sac au dos, nous nous mimes en route. L'ascension de la tour d'Aï, si pittoresque, si accentuée de passages hardis, si remarquable par ses échappées superbes sur le lac et les Alpes, nous remit au cœur une joie dont nous profitâmes largement le reste de la journée.

L. M.

Une vente de charité a été organisée dernièrement par la haute société de Londres. Le prix des cigares, des bouquets, des glaces, des pâtisseries, etc., avaient été fixés si haut, que personne n'osait approcher. Les dames du comité, soucieuses de la recette, se réunirent et tinrent conseil. Pour prévenir un fiasco, elles décidèrent de se sacrifier et arrêtèrent le tarif du baiser : Elles le fixèrent à 2 livres sterling, soit 50 francs, pour le plaisir d'appliquer ses lèvres sur la joue rose et veloutée de quelques jeunes miss... brrr !

Bientôt les affaires reprurent. Tout à coup une

jeune dame voit arriver son mari : Vite ! vite ! paie 2 livres et donne-moi un baiser ! Le mari s'arrêta net, et la surprise lui arracha cette phrase qui provoqua une douce hilarité : « Je ne jette pas ainsi mon argent par les fenêtres. Je serais bien bête de payer 2 livres pour ce que je peux avoir à toute heure gratuitement. »

L'abbàyi dài dzudzo (suite).

Tandi que tracivont avau, pè la vela, on autra pararda, fédérâla, s'einvouâvè pè Derrai-Bor, que cein sè trâovè on pou pe lévè què lo café Bordzau, et quand lè noutro sont arrevâ lé, sè sont appondus à la fédérâla po allâ su Monbénon.

Adon sè sont einmodâ et sont z'u pè St-Pierro po reveni avau Bor, qu'on sè sarâi cru à l'abbâyi dè Malapalud, dâo tant que y'avâi dè drapeaux et dè boquiets, et l'ont passâ découtè l'église qu'est vai lo Bazâ, iô y'avâi atant dè mondo qu'à na faire dè Tolotsena, po lè vairè.

Lè canons zonnâvont dè pe balla, lè clliotsès ne botsivont pas, et trâi beindès dè musicârè, avoué trâi zonna-na turlututâvont po férè martsî ào pas ellia pararda justicière. Stu coup, lè fasâi galé vairè, kâ l'étiont ti einvouâ pè plotons avoué on espéce dè colonet à la vilhie mouda po coumandâ tsaquîè ploton. Clliâo colonets n'étiont pas dâi colonets dè guerra, kâ n'aviont min dè sabro, ni dè monture; mà l'aviont lè gansi, que lè z'ons mettions coumeint lo grand Napoléion, lè becquès dè tsaquîè coté, et lè z'autro ein copa-bise, et tegniont quasu ti on bocon dè bou ào bin rein dâo tot. Et faillâi vairè lâo z'accoutrémeint : y'en avâi dâi tot rodzo, dâi rodzo et blâanc, dâi verds, dâi blius, dâi dzauno, dâi nâi, enfin quiet ! lâi avâi lè couleu d'ao mein 24 arc-en-ciet. On m'a de que c'étai dâi z'hussiers et que y'en avâi dè ti lè cantons hormi dâo veingtè-troisième ; mà cein mè parait on bocon molési à crairè, kâ y'en a que coumandâvont dâi plotons iô y'é recognu dâi colonets que y'é vu à Payerno ào grand rassemблиémeint dè stâo dzo passâ, et ne sé pas se l'ariont obéi à dâi simplio porta-mandat. Faut portant derè que y'avâi dâi plotons bin mégrolets, kâ y'en é vu iô n'iavâi que n'homo tot solet et tot parâi ion dè stâo colonets po lo férè martsî.

Ora, vouaïque coumeint s'étiont met ein reing : Lâi avâi d'aboo, po coumeinci, lè mémo petits valottets vetus ein sordâ, derrai na musiqua iô dâi petits bouébo djuïvont dein dâi vretabliès trompettès dzaunès, et drâi après ellia jeunesse, la trompettéri dâi pompiers et lo Conset fédérat, que ma fâi, respet ! kâ c'est dâi z'homo qu'on ein vâi pas ti lè dzo, et quand bin'sont tot coumeint lè z'autro, mè fasâi pliési dè lè vairè dein noutron canton dè Vaud. Après, vegrâi lè z'ambassadeu plénipotenciaires dâi grantès puissancês z'étrandzirès, que cein n'est pas non plie dâi bedans, et qu'on lâo dit la « diplomâtiqua » ; poui lo Tribunat fédérâu, que lè nâo dzudzo et lè greffiers ne sè cheintont pas dè dzouïo dè cein que l'allâvont remoâ et que l'étai por leu qu'on fasâi tot cè tire-bas ; assebin, lè faillâi vairè traci ! Après cein, y'avâi lo comité dâo Conset na-

tionat, cé dâo Conset dâi z'Etats et noutrè conseillers que vont à Berna, qu'aviont étâ invitâ po lo banquiet, que cein fasâi, ma fâi, ion dâi bio plotons dè tota la beinda. D'aboo après, c'étai lè confédérés dâi veingtè-dou cantons, tsaquîè canton avoué se n'hussier-colonet, que sè redressivè gaillâ et qu'a-vâi l'ai dè no derè : dites-vâi, vo z'autre Vaudois !... l'est mè ! Après, c'étai na beinda que l'étai dâi régents d'avocats et cauquiès hiaut placi fédéraux.

L'est quie iô finessâi la fédérâla, après quiet la musiqua qu'on lâi dit « à plioumets », avoué la pararda dâo matin, sè sont venus appondrè. C'étai d'aboo lè grands conseillers dè Lozena avoué cein que lâi diont lo bureau dâo Grand Conset, que c'est lè conseillers que sè mettont à na trablia devant lo Président. Pouï noutron Conset d'Etat, avoué lè z'hussiers vetus vert et blâanc, que portâvont à bré teindu on petit tuteu qu'on pliantè dein lè pots à boquiets ; après vegrâi lo Tribunat cantonat et ti lè dzudzo et assesseu dè pè Lozena, poui la Municipalità et lo syndiquo, que fasont bouna mena à crouïe dju, kâ l'est la Municipalità que pâyivè la ribotte, et coumeint l'est li qu'avâi invitâ, l'est li que dévessâi assebin pâyi la bafrâie et la cassé. Vo dussa don bin peinsâ que l'étiont pe dzoïao ein défrou qu'ein dedein, mà volliâvont pas que sâi de. Enfin vegrâi lo Conset communat dè pè Lozena, que l'arâi faillu lè vairè, coumeint diablio fasont lâo vergalants dézo lâo tuyau dè fornet ein no guegneint dè travai. Ma fâi, po la rupâie, gâ dè devant, kâ n'ein a pas ion qu'aussè fé lè diz-hâorès devant lo banquiet. Enfin, po la finition, y'avâi na balla compagni dè gendarmes, que lè ge mè razâvont dè revairè clliâo ballès z'épolettès, surtot clliâo à frindzès dâi z'officiers, que cein a portant on autre apparence què clliâo tacons que l'ont ora su lè z'épaule.

(La fin à deçando que vint.)

LA MANSARDE

par CH. DESLYS.

V

Il y avait eu dans ce mouvement tant de rapidité, tant de prestesse, que Georgette était encore sur le palier, regardant s'en aller Paul qui, pour la regarder aussi, s'arrêtait d'étage en étage.

Il va sans dire que la marquise regagna plus vivement encore sa cachette.

— Bravo, marquise ! dit le comte en reprenant son crayon. Voilà qui s'appelle royalement payer la dette du souvenir. Nous sommes de moitié, n'est-ce pas ?

— Pas du tout !

— Eh bien ! alors ... et moi !

— Cherchez et trouvez autre chose... A votre tour !

En ce même moment, Georgette rentrait dans l'autre mansarde. De la fenêtre ouverte à la porte qu'elle venait d'ouvrir, un courant d'air s'établit ; les billets de banque volèrent par la chambre. Toute surprise, la fillette ramassa ces papiers inconnus. Savait-elle ce que c'est qu'un billet de banque ? Je n'en répondrais pas. Mais la petite note qui s'y trouvait jointe, lui fit deviner tout.

Quelle joie ! Comme elle courut vers l'escalier ! comme elle cria :

— Paul ! Paul !... reviens ! reviens !... nous sommes sauvés !